

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 124 (1979)
Heft: 6

Buchbesprechung: "La Résistance française a commencé le 3 septembre 1939", le dernier ouvrage du colonel Remy

Autor: Rapin, Jean-Jacques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une réhabilitation qui vient à son heure...

**« La Résistance française a commencé
le 3 septembre 1939 »,
le dernier ouvrage du colonel Rémy ¹
par le major Jean-Jacques Rapin**

Un livre nécessaire, une haute figure...

C'est un succès étonnant que rencontre le dernier ouvrage du colonel Rémy: à peine apparu aux devantures des librairies, il s'est trouvé épuisé. Le colonel Rémy, cette haute figure de la Résistance française, aurait pu se cantonner dans la relation des faits les plus marquants de la guerre dans l'ombre. Ce serait mal connaître cet homme d'honneur, avant tout attaché à rétablir la vérité, partout où elle a été bafouée. A cet égard, nous reviendrons prochainement sur le livre grave et émouvant qu'il a consacré à la tragédie de Léopold III, Roi des Belges.

Pour l'heure, saluons l'ouvrage qui, au travers d'exemples vivants, souvent pathétiques, avec une chaleur et une conviction persuasives, rend hommage aux combattants de la campagne de 1940, ceux-là mêmes qu'un dénigrement systématique a injustement et parfois odieusement salis. Une citation pourrait résumer la raison de ce livre; celle qu'adressa le 27 janvier 1945, devant la cathédrale de Reims, le lieutenant-colonel Puireux aux survivants du 306^e régiment d'infanterie — un régiment qui avait eu à livrer de sérieux combats en avancée et dans les intervalles du secteur fortifié de Thionville du 13 mai au 10 juin 1940 et qui, replié au nord de Dijon, ne disposant d'aucune arme antichar face aux Panzer qui l'encerclaient, dut se rendre après avoir caché son drapeau en toute dernière extrémité: « Vous avez le droit de regarder votre drapeau la tête haute. Vous êtes dignes de lui, j'en donne ici l'assurance, de même que vous êtes dignes de vos anciens de la Marne et de Verdun. »

D'où vient ce titre étonnant?

Écoutons le colonel Rémy: « Le dimanche 30 mars 1947, sur une falaise baignée par les eaux de la Manche, non loin du cap d'Antifer, le

¹ Librairie Plon, 1979.

général de Gaulle commémorait l'exploit accompli à Bruneval dans la nuit du 27 au 28 février 1942 par les «Opérations Combinées» britanniques sous la direction de Lord Louis Mountbatten, avec la coopération d'unités navales de *La France Libre*. Il s'agissait de s'emparer des pièces essentielles d'un poste radar allemand, de façon à permettre aux savants britanniques de concevoir un système de brouillage qui mettrait à l'abri les chasseurs et les bombardiers de la *Royal Air Force* des moyens de localisation utilisés par l'ennemi. Le raid fut un succès complet, qui eut ses répercussions jusqu'à la fin des hostilités (...)

»Ce qui permit la préparation et l'exécution de ce raid, a déclaré Lord Mountbatten, vint des renseignements de tout premier ordre qui nous furent fournis, non seulement par les photographies de la reconnaissance aérienne, mais surtout par le travail de la Résistance française, opérant sur le terrain. Les informations dont nous avons besoin nous furent adressées par le réseau de renseignements *Confrérie Notre-Dame*, construit en France par Rémy.»¹

En cette journée anniversaire, le général de Gaulle s'adressa aux milliers d'anciens Résistants accourus de toute la France en rappelant quel avait été l'effort de guerre de toute une nation: «En vérité, la Résistance française, c'était la Défense nationale! (...) Elle était l'effort de guerre de la nation luttant pour sa vie et celle des autres. *Elle a commencé le 3 septembre 1939* (c'est nous qui soulignons!) quand, malgré les conditions mauvaises où nous nous trouvions, nous avons, seuls avec le Commonwealth britannique, tiré l'épée sans être attaqués pour protéger la liberté du monde.»²

Des faits qui parlent d'eux-mêmes

Il est dit dans l'Evangile que si le Christ se tait, les pierres crieront! Ici, les faits parlent d'eux-mêmes. Ils crient même, ils crient une vérité qui devait être rétablie. Mais encore fallait-il un homme qui retrouve les auteurs du drame, qui recueille les confidences, qui rassemble les témoignages. Le colonel Rémy a été cet homme. Et c'est un titre d'honneur pour notre pays, par le truchement de l'Association Saint-Maurice pour la recherche de documents sur la forteresse, que d'avoir

¹ Op. cit., p. 7.

² Op. cit., pp. 8-9.

fourni à l'auteur des éléments de son chapitre sur la Ligne Maginot en lui faisant connaître la réédition suisse du livre du lieutenant-colonel Rodolphe, dont le colonel Rémy nous dit, dans une lettre personnelle, «que ce superbe épisode (il s'agit de la défense du secteur d'Haguenau) serait sans nul doute resté ignoré de l'immense majorité de ses compatriotes». Les lecteurs de la RMS retrouveront également les récits du capitaine Woehrlé, qui ont paru ici-même³ illustrant les hauts faits de l'Armée des Alpes.

Un leitmotiv revient constamment dans cet ouvrage; c'est l'effroyable discordance entre l'impéritie des responsables politiques et militaires et l'héroïque conduite de ceux qui sont au feu. Ces actes d'héroïsme prennent une valeur singulière si l'on connaît mieux dans quelles conditions se préparent et se livrent les combats! Le colonel Rémy écrit, à propos de l'expédition de Norvège, d'avril 1940, «... Jointes aux intrigues politiques, l'incohérence et le désordre qui présidèrent à l'expédition de Norvège rendirent plus méritoire encore la conduite du corps expéditionnaire. Ce désordre, cette incohérence et ces intrigues ne furent par malheur que la préfiguration de l'état d'anarchie qui allait sévir dès l'ouverture de la campagne de France.»⁴

Dès la «Drôle de guerre», deux citations en disent long sur la perspicacité et la capacité de jugement de certains responsables. Alors que le général britannique Ironside, chef de l'état-major impérial, déclare le 5 avril 1940 devant les représentants de la presse internationale: «Les Alliés doivent être sincèrement reconnaissants d'avoir pu profiter d'un délai de sept mois qui leur a permis de perfectionner leurs armes. Je tremble en pensant à ce qui aurait pu se produire si les Allemands avaient attaqué dès le début de la guerre, alors que nous n'avions virtuellement aucune armée...», le général Gamelin n'avait pas craint d'affirmer, le 27 août 1939: «Les Polonais tiendront au moins six mois, et nous irons les aider par la Roumanie.» Le colonel Rémy commente ainsi cette prophétie: «Cinq jours plus tard, sans déclaration de guerre préalable, la Wehrmacht entra en Pologne et, dès le 14 septembre, Varsovie était encerclée. Un mois exactement après la prédiction du généralissime français, c'en était fini de ce malheureux pays, dépecé entre l'URSS et l'Allemagne hitlérienne (...) Dans

³ RMS, décembre 1978.

⁴ Op. cit., p. 67.

le même temps, notre mobilisation se déroulait d'une façon anarchique dont l'exemple qui suit, pris entre beaucoup d'autres, donnera une illustration.¹

Ici, le témoignage rapporté est tellement accablant et en même temps cocasse qu'on l'attribuerait à Courteline ou à Fernand Raynaud, si l'on ne pensait pas aux conséquences tragiques de cette désorganisation face aux événements de mai 1940. Nous laissons aux futurs lecteurs de l'ouvrage l'intérêt de la découverte.

Or c'est dans ce climat débilissant que se manifestent très tôt des actions héroïques! Voilà qui peut surprendre et qui justifie largement la démarche du colonel Rémy, comme le montre l'exemple suivant: à quelques kilomètres de Sarreguemines, par une froide nuit de décembre 1939, les Allemands veulent vérifier si un certain blockhaus de Grosbliederstroff est occupé. En fait, il est défendu par un petit détachement commandé par un sergent Guibert, dans le civil prêtre dans le Morbihan. Un guetteur voit s'approcher les Allemands, alerte le sergent qui n'a que le temps de fermer la porte blindée du blockhaus. La patrouille allemande devenant trop insistante, le sergent dégoupille une grenade et veut la lancer par le tube lance-grenades, mais il doit la pousser dans le conduit, au moment où elle allait éclater à l'extérieur. Le lendemain, le commandant du 2^e bataillon, venant inspecter les lieux, raconte: «Nous fûmes accueillis par le sous-officier qui, se tenant au garde-à-vous, salua de la main gauche: l'explosion de la grenade lui avait arraché la main droite, blessant aussi plusieurs doigts de son autre main, et son évacuation — qu'il aurait d'ailleurs refusée, faute de pouvoir être remplacé — s'était révélée impossible, vu les conditions précaires où se trouvait sa section. «Mon commandant, dit-il simplement, je ne les ai pas laissés prendre mon blockhaus.»²

* *
*

Outre l'arme aérienne, ce sont les blindés qui ont le plus marqué la campagne de France. Ici encore, la supériorité allemande est manifeste. Le capitaine Mignotte juge ainsi son matériel: «Construit par les Forges et Chantiers de la Méditerranée et fonctionnant au gasoil, nos

¹ Op. cit., pp. 18-19.

² Op. cit., p. 31.

chars — dont avec un autre bataillon nous étions seuls à être dotés — avaient une allure superbe, mais leur armement se réduisait à un canon de 37 modèle 1915, en attendant un calibre supérieur qui n'est jamais venu, plus une mitrailleuse de 7,5. Si je me souviens bien, le stock d'obus était de 237, dont 12 de rupture, mais tout juste bons à transpercer une armoire à glace.»³

Et pourtant, voici comment cet officier décrit l'engagement: «C'était le lieutenant Lacroix qui s'est aussitôt lancé à la rencontre de l'adversaire et a commencé à tirer. Au même moment, ma section de 12 chars, qui se trouvait sur ma droite, s'est fait prendre à partie par la batterie antichars que je n'avais pas repérée, et l'ennemi s'est présenté face à nous, arrivant à une vingtaine de mètres, pointant sur nos petits blindés ses canons de 77 auxquels nous n'avions à opposer que nos pauvres 37.

»Inutile de vous dire que nos obus de rupture n'ont pu trouver la carapace de ces mastodontes de 30 tonnes. Mais, étant tirés à bout portant, ou presque, ils ont provoqué des étincelles sur le blindage de ces Panzer qui, à la différence de nos F.C.M. fonctionnaient à l'essence. C'est ainsi que le char à bord duquel se trouvait le lieutenant-colonel allemand qui commandait l'attaque s'est embrasé d'un seul coup, brûlant vif tout son équipage, tandis qu'un de mes blindés, qui brûlait à côté du mien, se consumait lentement, à la manière du gasoil.

»Pour sa part, mon F.C.M. avait eu sa chenille arrachée et sa cuirasse perforée par deux obus, dont l'un avait emporté le volet de visée arrachant à mon mécanicien — nous n'étions que deux par char — le lobe d'une de ses oreilles. A la vue des obus traceurs qui nous arrivaient dessus, il m'a crié: «Mon Capitaine, vous allez nous faire assassiner!» Afin de le faire protéger par le moteur, je me suis penché vers lui et l'ai pris par l'épaule gauche en hurlant: «Vire! Vire!» Au même moment, un obus a transpercé ma tourelle, et du métal en fusion m'est tombé dans le cou. Si mon brave gars ne m'avait pas exprimé son inquiétude, je ne me serais pas penché vers lui et, dans ce cas, j'aurais eu la tête emportée. Un autre obus de 77 a arraché tout le côté gauche de mon F.C.M. et mon canon s'est enrayé. Mais j'ai continué à tirer avec des obus explosifs.

³ Op. cit., p. 222.

»Aussi incroyable que cela paraisse, l'affaire a duré deux heures et demie, dans un combat livré face à face et à courte distance. Les Allemands ont prétendu qu'ils s'étaient heurtés à des chars français de gros tonnage, ce qui est inexact: nos F.C.M. ne pesaient que 13 tonnes, soit près de deux fois et demie moins que les leurs, dont le canon dominait de plus de deux fois le nôtre (...) J'avais perdu 10 de mes blindés sur 13, et sur mes 26 hommes d'équipage, 11 étaient morts...»¹

* *

*

Le lecteur du colonel Rémy s'en rendra bien vite compte: partout, de Sedan à Dunkerque, des ponts de la Loire à la Bataille des Alpes, se rencontrent les actes d'héroïsme les plus révélateurs d'une volonté de défense que nous ne soupçonnions pas. Puisse l'ouvrage du colonel Rémy nous y rendre désormais plus attentifs et nous amener à corriger le jugement hâtif porté sur la campagne de France. Puisse-t-il aussi nous montrer que la volonté de défense est une, du haut en bas de l'échelle, de la décision politique la plus générale en apparence à l'acte quotidien le plus humble du soldat, sans quoi cette volonté devient velléité et se trouve minée de l'intérieur: elle n'est plus la conséquence d'un consensus national.

¹ Op. cit., pp. 223-224.

J.-J. R

Hasard, dit-on. Mais le hasard nous ressemble.

G. BERNANOS